



QUE LE DIABLE M'EMPORTE

Un récit

de MARY
MACLANE

Éditions
du sous-
sol

*QUE
LE*

D

I

Un récit de

A

B

L

Mary MacLane

E

M'EMPORTE

Titre original :

I Await the Devil is Coming

Publié pour la première fois sous le titre *The Story of Mary MacLane*,
par Herbert S. Stone & Company, Chicago, 1902

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2018
pour la traduction française

Photographie de couverture : Newberry Library, Chicago;
Call no. MMS Stone & Kimball, #1210

Conception graphique gr20paris

ISBN : 978-2-36968-355-6

Que le Diable m'emporte

Traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé
par Hélène Frappat

Mary MacLane

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

JE VEUX DU ROUGE!

Préface

par Hélène Frappat

Par une journée du printemps 1902, Lucy Monroe, éditrice de Chicago qui a publié en 1899 *The Awakening* de Kate Chopin, roman féministe pré-curseur, entame le manuscrit d'une inconnue intitulé *I Await The Devil's Coming*. Elle l'achève dans la nuit et l'accepte le lendemain. En un mois, il s'en vend cent mille exemplaires, malgré un nouveau titre, *The Story of Mary MacLane* (choisi par l'éditrice sans consulter l'auteur), qui atténue le blasphème original. Le best-seller transforme la jeune inconnue – née le 1er mai 1881 à Winnipeg, au Canada, elle a vingt et un ans lors de la publication de son livre, et dix-neuf lors de sa rédaction – en star scandaleuse, adulée de ses innombrables lectrices. Il lui offre surtout les moyens de s'exiler loin des collines du Montana et de la sinistre ville minière de Butte, où sa famille a déménagé après la mort de son père, lorsqu'elle avait huit ans, la condamnant à une "vie en jachère".

Avant de l'oublier complètement après sa mort mystérieuse en 1929, dans une chambre d'hôtel – quarante-huit ans, hôtel anonyme, cause de la mort inconnue, expédia en quelques lignes un journal de Chicago –, l'histoire littéraire a considéré Mary MacLane comme l'une des pionnières du confessionnalisme, courant américain faisant du traumatisme intime et du blasphème un moteur de la création

(la même histoire littéraire y rangera plus tard Sylvia Plath). Écoutons plutôt la très jeune, et arrogante, et égotiste, et géniale, et philosophe, et libre, et folle Mary MacLane, quand elle revendique de ne posséder aucun égal en ce monde, ni aucun ancêtre, à commencer par son père mort. Et lisons cet autoportrait révolutionnaire de la manière dont son sujet l'a pensé : *comme si c'était le premier*.

Il est rare d'assister à ce qui est pourtant la matière de toute création littéraire : la description d'un auto-engendrement. Privée de semblables, isolée dans son pays, son milieu, sa famille, son époque, en guerre contre la prison étroite où les "vertueux chrétiens" enferment les femmes, Mary MacLane invente l'*autobiographie organique*. Loin des "intellectuels" au visage pâle, à l'estomac et au foie mauvais, qu'elle méprise d'être incapables de marcher sous la pluie pendant des heures, Mary MacLane se décrit comme "un génie doté d'un corps robuste de jeune femme". Elle fait entrer le corps, son corps, dans l'écriture. Ses organes – son foie exceptionnel ("s'il possédait un foie égal au mien, le monde serait totalement différent"), les sucs de son estomac, ses hanches minces, son odorat sensible au parfum de l'aubépine blanche, l'exaltation de ses fibres, de ses nerfs, l'endurance de ses jambes – sont les personnages de cette aventure existentielle, où le lecteur chemine en compagnie d'"une femelle pourvue d'une langue et de quelques dents, et d'une glande salivaire", d'un jeune corps féminin qui exulte, mange, marche, fait du ménage, s'ennuie, s'inquiète, observe, s'amuse, et jouit. Sa jeunesse même s'insinue dans la phrase : ses enthousiasmes, que traduisent les points d'exclamation ; ses rêves fiévreux, que figure le délire des appositions interminables ; son impatience,

quand les phrases nominales claquent soudain comme des ordres.

Un corps de femme vibrant, électrique, tient littéralement la plume. Jamais satisfait, ce corps réclame : l'orgasme avec un homme-diable fascinant ; la douceur de l'union avec une femme ; la liberté de se créer sa propre "philosophie itinérante" ; l'extase de la digestion ; l'inquiétude qui maintient l'esprit en éveil ; la volupté que procurent l'aube grise et la ligne rouge du soleil couchant ; l'humour involontaire de l'existence, qui apporte la détente et la grâce. Mary MacLane aurait sa place dans la lignée de ce que Julia Kristeva nomme le génie féminin, aux côtés de l'hermaphrodite Colette. Ce génie propre au féminin, son livre l'exprime par une porosité absolue, l'abolition de la "la barrière de la peau entre ma chair sensible et les doigts du monde". "Ce que cette vie me fait, la manière dont elle m'affecte : voilà ce que je vais maintenant tenter de décrire." Denis Diderot avait inventé la critique d'art comme description de ce qu'une œuvre fait à son spectateur ; l'autoproclamée philosophe sensualiste Mary MacLane invente l'autobiographie comme description de ce que la vie fait à un être humain. Cette révolution sensualiste passe surtout par l'écriture, et fait du "génie féminin" la source de vie où boit chaque phrase, de crainte, sans cesse, que l'ennui et le conformisme ne la dessèchent. "Faites que jamais, je l'affirme, je ne devienne cet animal anormal, impitoyable, cette monstruosité difforme – une femme vertueuse."

Comme s'il regardait à travers le trou d'une serrure, le lecteur de *Que le Diable m'emporte* accède à une "vie intérieure décrite dans toute sa nudité". Le spectacle de cette mise à nu produit une fascination analogue à celle qu'exerce un film pornographique.

Ce n'est pas un hasard si Mary MacLane, grâce à son succès littéraire, a entrepris une carrière au cinéma. En 1918, elle adapte son second livre (qui sera aussi le dernier : *I, Mary MacLane*, publié en 1917), dans un film muet au titre sublime, *Men Who Have Made Love to Me*, où elle interprète son propre rôle. *Les hommes qui m'ont fait l'amour*. On raconte que dans ce film-fantôme, aujourd'hui perdu, Mary Mac Lane faisait le récit de ses aventures sexuelles (celles du moins avec les hommes, car elle ne dissimula jamais sa bisexualité), sans cesser de fumer, s'adressant parfois longuement à la caméra, en un geste avant-gardiste précurseur de la Monika d'Ingmar Bergman, qui, en 1953, foudroiera le spectateur droit dans les yeux.

Que voit-on par le trou de la serrure ? L'intensité des désirs d'une femme, et "la violence de cette intensité". Ce que veut une femme ressemble au contenu fascinant de la valise télescopique de la colporteuse italienne, ultime rencontre de la narratrice dans son odyssée, après une vieille Irlandaise impie, dont elle égaie le taudis de fleurs volées. Que veut la femme ? demandait Freud à sa patiente Marie Bonaparte, descendante de Napoléon, seul homme qu'admire Mary MacLane. Et cette dernière de répondre : attendre qu'un homme "affreusement beau vous dise des choses affreusement tendres" ; être "pénétrée et électriée, terrifiée et apaisée, torturée et réconfortée" ; "être celle qui porte son nom de jeune fille en bandoulière" ; et puis du rouge, que ce soit le rouge du soleil couchant, ou le rouge du sang et des sorcières. "Je veux du rouge, du rouge, du rouge !"

À la même époque, mais de l'autre côté de l'Atlantique, Mireille Havet, poétesse née en 1898, faisait elle

aussi sensation dès son plus jeune âge. “Ce moment-là est unique où, solide et sûre de moi sur mes deux jambes souples, âgée de vingt-trois ans et libre comme un vagabond, j’ai la chance inouïe d’avoir faim pour tous les plats du monde, et d’agrandir au contraire mon appétit à mesure qu’âprement, je dévore l’univers.” L’écrivaine découverte par Guillaume Apollinaire, homosexuelle, toxicomane comme le fut également Mary MacLane, hantée comme elle par le diable et l’enfer, raconte tout au long de son *Journal* publié aux Éditions Claire Paulhan son impossibilité à “vivre enfin parmi (s)es *dissemblables*”. Elle mourut oubliée en 1932, et ses manuscrits furent redécouverts par hasard, dans la malle d’un grenier, presque comme ceux de son âme sœur américaine, republiés à partir de 1993 avoir avoir plongé dans une nuit complète. “Si j’étais née homme, à l’heure qu’il est j’aurais déjà fait forte impression sur l’univers”, écrivait Mary MacLane. Et Mireille Havet, qui chercha pareillement “le bonheur dans l’outrance, ce qui pour d’autres s’appellerait le malheur absolu”, lançait, en guise de manifeste :

“Aller au-devant, rompre, ne rien admettre, détruire et rejeter tout ce qui, même de très loin, menace une seconde l’indépendance, voici mes lois. Ce n’est pas une politique de conciliation, c’est exactement une révolte.

Je ne mangerai pas de votre pain.

Je serai abracadabrante jusqu’au bout.”

Toutes deux moururent jeunes, dans la misère et l’opprobre. “Une femelle être humain sort du beau corps de sa mère, tatouée d’un nom étrange de pestiférée. Le nom – le nom de pestiférée qu’on lui a tatoué – signifie : femme.” Toutes deux réalisèrent finalement ce que Mary MacLane nommait “(s)on

Mary MacLane

plus grand désir – une existence brève, monotone, une fin brutale et une voix oubliée qui lance son appel, parfois”. Plusieurs décennies après le scandale et la mort, ces voix oubliées lancent aujourd’hui un appel. Il résonne, non du passé : de notre futur.

BUTTE, MONTANA

13 janvier 1901

Moi, membre du genre féminin et âgée de dix-neuf ans, je m'apprête à dresser un Portrait aussi franc et complet que possible de moi-même, Mary MacLane, qui n'a pas d'égal dans le monde.

J'en suis convaincue, car je suis étrange.

Depuis ma naissance, je me distingue par mon originalité, et ce n'est pas fini.

Je possède une intensité vitale totalement inhabituelle.

J'ai le don de ressentir.

J'ai une aptitude merveilleuse pour le malheur et pour le bonheur.

J'ai une grande ouverture d'esprit.

Je suis un génie.

Je suis une excellente école philosophique itinérante à moi toute seule.

Je ne m'intéresse ni au bien ni au mal – ma conscience est égale à zéro.

Mon cerveau abrite des tendances opposées qui se font la guerre.

J'ai atteint un état sincèrement merveilleux de malheur misérable et morbide.

Oh, comme je me connais bien.

Je suis parvenue à un niveau d'égotisme extrêmement rare.

Je me suis enfoncée au royaume des ombres.

Tout cela constitue l'étrangeté. Par conséquent, j'en déduis que je suis très, très étrange.

Je suis partie en chasse d'un soupçon de ressemblance au sein des centaines de personnes que je désigne par le terme de connaissances. Mais en vain. Il existe bien d'innombrables individus possédant des caractères plus ou moins profonds et complexes, mais personne qui soit comparable à moi. Les jeunes de mon âge – si je me risque à leur laisser entrevoir les vrais rouages de mon esprit – sont tout juste capables de me dévisager avec un air stupide et hébété, signe de leur totale incompréhension; et quant aux vieux, ceux qui ont quarante, cinquante ans – éternellement vieux aux yeux d'une fille de dix-neuf ans –, eux aussi se contentent de me dévisager avec leur regard stupide, à moins qu'au nom de leur étroitesse d'esprit, ils ne m'adressent le petit sourire diabolique de supériorité qu'ils réservent, indistinctement, à l'ensemble des créatures un peu folles que sont les jeunes. Qu'est-ce que les vieux de quarante et cinquante ans peuvent être idiots, parfois!

À n'en pas douter, il s'agit là de cas extrêmes. Quelques jeunes de ma connaissance ne me fixent pas d'un air débile, eh oui, quelques vieux de quarante et cinquante ans comprennent certains développements de mon caractère compliqué, même si aucun n'est capable de le saisir en totalité.

Mais, je le répète, il est impossible de découvrir ne serait-ce qu'un soupçon de ressemblance avec eux.

À ce stade, je constate cependant qu'il existe certaines similitudes subtiles entre deux esprits célèbres du monde des lettres et moi. Je veux parler de Lord Byron et de Marie Bashkirtseff. C'est dans le Byron de *Don Juan* que je trouve des traces de moi-même. Ce déferlement sublime provoque peu d'admiration pour le personnage de Don Juan, mais une admiration universelle pour Byron. Lui est vraiment admirable. Il a dévoilé aux regards du monde entier le mélange

de bien et de mal – comme on dit – composant son âme. Il connaissait la race humaine, et il se connaissait intimement lui-même.

Et en ce qui concerne cette étrange célébrité, Marie Bashkirtseff, oui, il est vrai que je lui ressemble sur de nombreux points. Mais si l'on considère l'ensemble du tempérament, je la dépasse.

Là où elle est profonde, je le suis encore plus.

Là où elle possède une merveilleuse intensité, je suis plus merveilleusement intense.

Là où elle avait de la philosophie, je suis philosophe.

Là où elle affichait une vanité et une suffisance stupéfiantes, j'affiche une vanité et une suffisance encore plus stupéfiantes.

Mais elle, en vérité, avait le don de peindre de beaux tableaux – et moi, quel don me caractérise ?

Elle était belle, et je suis un petit animal ordinaire et insignifiant.

Elle était entourée d'amis qui l'admiraient et l'aimaient, et je suis seule – seule au milieu d'une foule immense de gens.

Elle était un génie, et je suis un génie encore plus qu'elle.

Elle souffrait du malheur d'être une femme jeune ; et je souffre du malheur d'être une femme jeune, et totalement seule.

Voilà la situation.

D'une certaine façon, je suis parvenue au bout du monde. Un pas de plus et je tombe. Mais je n'avance pas. Je reste au bout, et je souffre.

Oh, qui dira la souffrance insoutenable d'une femme jeune, et totalement seule ?

— Avant de poursuivre ce Portrait de Mary MacLane, je vais raconter la partie inintéressante de son histoire.

Je suis née en 1881 à Winnipeg, au Canada. Winnipeg va-t-elle désormais bâtir sa réputation et sa fierté sur ce fait? Cette question m'emplit de conjectures et d'angoisse. À l'âge de quatre ans, j'ai déménagé avec ma famille dans une petite ville à l'ouest du Minnesota, où j'ai mené une vie plus ou moins insipide et solitaire jusqu'à mes dix ans. C'est à cette époque que nous sommes arrivés dans le Montana.

Après quoi la vie susmentionnée a continué.

Mon père est mort quand j'avais huit ans.

En dehors de me fournir la nourriture, des vêtements confortables, de m'envoyer à l'école – ce qui était strictement mon dû – et de me transmettre le sang et le tempérament des MacLane, je ne me souviens pas d'une seule occasion où il s'est soucié de moi.

Il ne m'aimait pas, aucun doute là-dessus, car la seule personne qu'il était capable d'aimer, c'était lui-même. Et comme rien ne compte en ce monde sans l'amour réciproque des êtres humains, je me contrefiche suprêmement que mon père, Jim MacLane, qui a laissé le souvenir d'un grand égoïste, soit vivant ou mort.

Il n'est rien pour moi.

Il me reste une mère, une sœur et deux frères.

Eux non plus ne sont rien pour moi.

Ils ne me comprennent pas plus que si j'étais une étrange curiosité vivante, car c'est ainsi, j'ose le dire, qu'ils me considèrent.

J'ai hérité surtout du sang des MacLane, qui provient des Hautes Terres d'Écosse. Ma sœur et mes frères, eux, ont hérité des traits de caractère de leur famille maternelle, originaire des Basses Terres d'Écosse. Cela seul ne suffit pas à nous différencier. En dehors de cela, les MacLane – ces MacLane-là en particulier – se distinguent à peine des familles canadiennes, et de toutes les familles que j'ai connues. La

famille MacLane compte, et a compté, des fanatiques en tout genre – religieux, sociaux ou autres – et je suis une authentique MacLane.

Il n'existe absolument aucune sympathie entre ma proche famille et moi. Et ce sera à jamais impossible. Ma mère, malgré sa présence constante à mes côtés durant les dix-neuf années de mon existence, a une idée totalement fautive de ma nature et de ses désirs, si du moins elle en a la moindre idée.

Quand je pense à l'amour et à la bienveillance exquise, susceptibles d'unir une mère et sa fille, j'ai l'impression d'avoir été escroquée d'une très belle chose qui aurait dû me revenir. Dans le monde où je vis, de tels sentiments me sont rarement offerts ; c'est pitoyable.

Et ça ne changera jamais.

Ma sœur et mes frères se fichent totalement de moi, de mes analyses et de ma philosophie, et de mes désirs. Leurs besoins sont strictement d'ordre pratique et matériel. À leurs yeux, l'amour et la sympathie entre les êtres humains ne s'appliquent apparemment qu'aux personnages des livres.

En résumé, ce sont des Écossais des Basses Terres et je suis une MacLane.

Et donc, comme je l'ai déjà dit, j'ai transporté mon existence inintéressante jusque dans le Montana. Néanmoins, l'existence est devenue moins inintéressante au fur et à mesure que mon esprit versatile a commencé à se développer, à grandir et à connaître toutes les choses étincelantes qui existent. Mais avec le passage du temps, j'ai pris conscience que ma vie était, au mieux, insipide et négative.

Il manquait un millier de trésors que je désirais.

Je suis sortie du lycée avec ces diplômes : excellent latin ; bon niveau en français et en grec ; niveau

médiocre en géométrie et en mathématiques ; vaste conception de l'histoire et de la littérature ; une philosophie itinérante acquise indépendamment du lycée ; un certain génie, que j'ai toujours possédé ; un cœur vide qui est devenu de bois ; un excellent corps de jeune femme robuste ; une âme pitoyablement affamée.

Pourvue de cet équipement, je me suis frayé un chemin à travers ces deux dernières années. Pourtant ma vie a beau être insatisfaisante et tordue, elle a cessé d'être insipide. Elle est lourde d'un malheur intense – le malheur du néant.

Je n'ai aucune occupation particulière. J'écris chaque jour. Écrire est aussi nécessaire que manger. Je fais un peu de ménage, et dans l'ensemble j'aime ça – enfin, certains aspects. Je déteste épousseter les fauteuils, mais récurer les sols ne me répugne pas. D'ailleurs j'ai beaucoup gagné en force et en grâce physiques en récurant le sol de la cuisine – sans même parler de quelques subtils raisonnements philosophiques. Cela apporte de l'énergie au corps et au cerveau.

Mais mon activité principale consiste en de longues promenades dans la campagne alentour. Butte et ses environs immédiats sont d'une laideur inimaginable. Ils sont tellement laids qu'ils s'approchent de la laideur parfaite. Et tout ce qui est parfait, ou s'en approche, mérite considération. J'ai atteint de stupéfiantes subtilités conceptuelles en parcourant des kilomètres sur le sable stérile, au milieu des petites collines et des ravins. Leur totale désolation est une source d'inspiration pour mes pensées infinies et l'obscur désir qui m'étreint. Chaque jour je me promène sur le sable stérile.

Et c'est ainsi que ma vie quotidienne ressemble un tant soit peu à une vie ordinaire, et peut-être même, aux yeux d'une personne ordinaire, à une vie confortable.

Que le Diable m'emporte

C'est selon.

À mes propres yeux, c'est un vide, une damnation, une lassitude.

Le matin, je me lève ; j'avale trois repas ; je me promène ; je travaille un peu, je lis un peu, j'écris ; je vois des gens inintéressants ; et je vais me coucher.

Le lendemain matin, je me lève ; j'avale trois repas ; je me promène ; je travaille un peu, je lis un peu, j'écris ; je vois des gens inintéressants ; et je vais me coucher.

Le jour d'après, le matin, je me lève ; j'avale trois repas ; je me promène ; je travaille un peu, je lis un peu, j'écris ; je vois des gens inintéressants ; et je vais me coucher.

Ah, vraiment, quelle vie pleine d'exaltation et d'émotions !

Ce que cette vie me fait, la manière dont elle m'affecte : voilà ce que je vais maintenant tenter de décrire.

14 janvier

Je porte en moi les germes d'une vie intense. Si seulement je pouvais *vivre*, et réussir à écrire ma vie, le monde entier ressentirait la violence de cette intensité.

J'ai la personnalité, la nature d'un Napoléon, mais dans sa version féminine. Par conséquent je ne conquiers rien ; je ne me bats même pas. Je parviens seulement à exister.

Pauvre petite Mary MacLane ! – quelles vies te sont interdites ? Et quelles perspectives merveilleuses ? Mais te voilà dans la terre, à moitié enterrée, une graine tombée dans le sol stérile, toute seule, incomprise, obscure – pauvre petite Mary MacLane !

Ô monde, verse des larmes – pourquoi restes-tu indifférent? – pour la pauvre petite Mary MacLane!

Si j'étais née homme, à l'heure qu'il est j'aurais déjà fait forte impression sur l'univers – ou du moins l'une de ses parties. Mais je suis femme, et Dieu, ou le Diable, ou le Destin, ou quiconque est responsable de mon sort, a écorché l'épaisse enveloppe extérieure de ma peau et m'a balancée au milieu de l'existence – en m'abandonnant, moi pauvre chose solitaire, moi créature damnée, remplie du sang écarlate de l'ambition et du désir, mais terrifiée à l'idée qu'on me touche car la barrière de la peau entre ma chair sensible et les doigts du monde a disparu.

Et pourtant je veux qu'on me touche.

Napoléon était un homme, et sa chair avait beau être sensible, elle était bien protégée.

Mais moi je suis une femme qui s'éveille, et à mon réveil je regarde autour de moi, et je n'ai qu'une envie: retourner me coucher.

L'existence d'une jeune femme entièrement seule ne va pas sans douleur.

Une ambition m'obsède. Je désire offrir au monde le Portrait de Mary MacLane et mettre à nu son cœur de bois, son corps robuste de jeune femme, son esprit, son âme.

Écrire! Écrire! Écrire!

Tel est mon désir.

Et aussi: acquérir cette chose belle, bienfaisante, douce, satisfaisante – la Gloire. Je la veux – oh, je la veux tellement! Si seulement je pouvais laisser derrière moi à jamais toute mon obscurité, mes misères – mon épuisant malheur!

Je suis lasse, mortellement lasse de mon malheur.

Je voudrais assister à la publication et à la mise à l'eau de ce Portrait dans la mer salée et profonde – le

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 138270 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE